

L'histoire ancienne

Maïté Snauwaert

Number 15, Spring 2008

Écrire entre bruit et silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Snauwaert, M. (2008). L'histoire ancienne. *Contre-jour*, (15), 63–68.

L'histoire ancienne

Maité Snauwaert

I

C'était la langue de la mélancolie, des couteaux et du chant.

La langue de la misère, de la désolation, des nostalgies d'été, des plaintes hivernales, des mariages.

Des demandes et des pleurs, de la rage et des larmes, des retrouvailles de femmes.

Cette langue était l'équivalent exact de ce que je regarde sans pouvoir le saisir quand je regarde une photo d'enfant : c'est l'enfance, cette fenêtre, cette couleur des carreaux — ce soleil disparu, qu'on ne verra jamais — l'enfance, ce jaunissement des teintes, des papiers et des vitres, comme si le passé de nos pères était en noir et blanc, et que l'enfance, dans les années soixante-dix, était jaune.

Slave elle était, et celle qui la parlait, et celles qui la parlaient quand me taisais enfant, devant leurs simagrées, leur nostalgie d'antan. Car nous n'avions appris, ni ma sœur et ni moi, cette langue inconnue, qui nous la déroba. Elle nous accueillait tendre, un goûter sur la table, jus de raison saucisses, nous nous léchions les doigts. Elle nous parlait peut-être, nous souriait sans joie, une main sur nos têtes, ou effleurant nos bras. Nous étions sages et fières, dans nos tenues toutes blanches, habillées identiques,

avec des souliers noirs. Un portrait de famille, celui d'une réussite, d'une maison bien tenue, et d'une enfance alerte.

Dans cette famille on croit, aux sacrifices des âmes, qui rachètent les ancêtres en recueillant les larmes, de ceux, qui leur ont succédé ; de celles, qui leur ont succombé. On croit, que les fautes sont rachetées, on croit, surtout qu'il faut expier.

Elle était courageuse ou « brave » comme on disait alors : *rendez-vous compte, poignardée par son mari*, un coup de couteau dans le bras, la police, le froid morbide d'un matin juridique, quand l'histoire familiale devient un fait divers. Ma mère me tuerait si elle savait que j'écris ça. Mais elle me tue déjà.

Qu'on ajoute à ça l'histoire de la non-mort : enfermée à la morgue, préparée pour mourir, mais on voit qu'elle respire : soudain elle n'est pas morte. Je ne peux pas même y croire : comment dire cette histoire ?

Et si elle l'avait aimé quand même ? Si comme ma mère elle l'avait congédié sans savoir où iraient cette plainte et ce soudain rejet ? Si elle avait espéré chaque jour qu'il revienne un matin ? S'il n'avait fait que suivre ce qu'édicte sa haine ? Sa fausse haine apprise, acquise dans la contrainte ? S'il avait été condamné d'avance, par contumace, par atavisme ? Parce que l'homme, parce que l'ennemi, parce que la cible ? Hier soir je regarde *Goodbye Lénine* et alors je comprends : le mensonge d'une histoire, d'une vie dramatisée agrandie par le drame. D'une fausse vie romancée mise en scène par les larmes. Le mal que cela fait. À ceux qui y ont cru, s'y sont corps et âmes enchaînés.

Les femmes font leur histoire, dans mon histoire la dominant. Les hommes se taisent, sont réduits au silence. Ils ne savent pas quoi dire, quoi faire pour empêcher, les femmes de les chasser, de les réduire, de les dominer en victimes, habiles et insoumises. Frappent et pleurent, s'alcoolisent. Ne partent jamais de leur plein gré. Tandis que les femmes sont entourées : les voisins, les amis, les incitent à partir, divorcer ou chasser. À punir. À expulser.

À la fin de sa vie elle sent le savon doux, la misère et la faim, l'ennui profond des femmes, dans les après-midi. Le délaissement de l'âge et

l'outrage des saisons. L'absence d'un mari mort, à pleurer pour de bon. N'a qu'un mari parti, qu'elle a elle-même chassé ; un mari exilé, qui par elle a péri. Elle ne sait plus sa vie, désapprend la douceur. Respire les vieilles armoires, et les photos jaunies. Le linge blanc est rangé, il n'y aura plus d'été, seulement des saisons fades, où rien n'est à sauver. Ses larmes sont séchées, elle les a oubliées. Même sa langue est partie, ne parle presque plus. Somnambule en silence, elle erre dans les taillis. On la promène lentement, on l'assied quelque part : elle ne se souvenait pas, de tous ces enfants-là : qui sont ces petites filles ? demande-t-elle en silence. Assiste aux communions, l'œil languissant, la mine triste ; les cheveux erratiques, qui blancs sont en bataille. Et elle est belle pourtant, a une certaine tenue. Malgré sa bouche pliée, et son air en allé. Ses yeux vagues et lointains, qui regardent le passé.

II

Dans leurs visages grandissent des arbres morts.

Aux contours des maisons, aux encadrures des portes, ne passe pas le corps de leurs mères, depuis trois cents ans.

Elles meurent sans revoir : l'aimé ; la terre perdue ; le paysage accidenté de l'enfance.

Ces phrases je les rumine en bouche et elles me font une tristesse ; à force, que je dois expulser. Elles ne m'appartiennent pas, mais elles me reviennent d'elles. J'écris pour mes ancêtres morts. L'histoire paraît interminable.

Leur peau se solarise, de refléter un monde qui n'a jamais été le leur. Se parchemine et tombe, disparaît en silence, comme un feuillage tombé, qui alimente le sol.

Elles disparaissent sans histoire et sans gloire, dans un bruissement d'été, un matin de soleil, un hôpital désert, ou une chambre morte.

Leurs vies sont à elles-mêmes, sans personne pour les voir.

Elles se doivent à elles-mêmes. Se lavent et leurs enfants.

Mais n'ont plus de sang clair, pour couler dans leurs veines, faute d'un air renouvelé, qui vrai leur appartienne.

Cette expérience inédite, elle n'a personne avec qui la partager. Que lui. Qu'elle n'a jamais connu.

Étranger tout comme elle, mais qui l'est davantage, de l'être dans sa vie.

À la place du passé, elle met le sans-souvenir. Décide de l'oublier, ce qui l'avait laissée.

Ses parents, ses aînés, ses frères sœurs et cousins. Sa terre aimée, sa campagne, ses étés.

Elle entre dans l'hiver d'un pays étranger, où personne ne lui parle dans une langue qu'elle connaît.

Fait naître des enfants, qui parlent polonais, mais qui taisent leur langue, quand entrent chez l'épicier.

Qui apprennent à l'école, la langue pour s'intégrer.

Ses yeux sont d'une absente, comme les statues antiques : la peinture délavée, la nuance enlevée, une nostalgie lente, qui vient du sans-couleur. Un portrait à la craie, la remplace dans ses traits, sans âme pour la sauver, sans vie pour l'animer. Elle blanchit à vue d'œil, polonaise absente. Son œil est quelque part, en allé dans les plaines, dans les clairières dorées, d'un pays enchanté. Qui s'est évaporé.

Elle meurt sans le revoir, sans être retournée. Sans avoir dit au revoir, à ceux qui l'ont chassée.

Comment fait-elle pour vivre, toutes ses traces effacées ?

Pour demeurer au monde, sans terre pour l'attacher ?

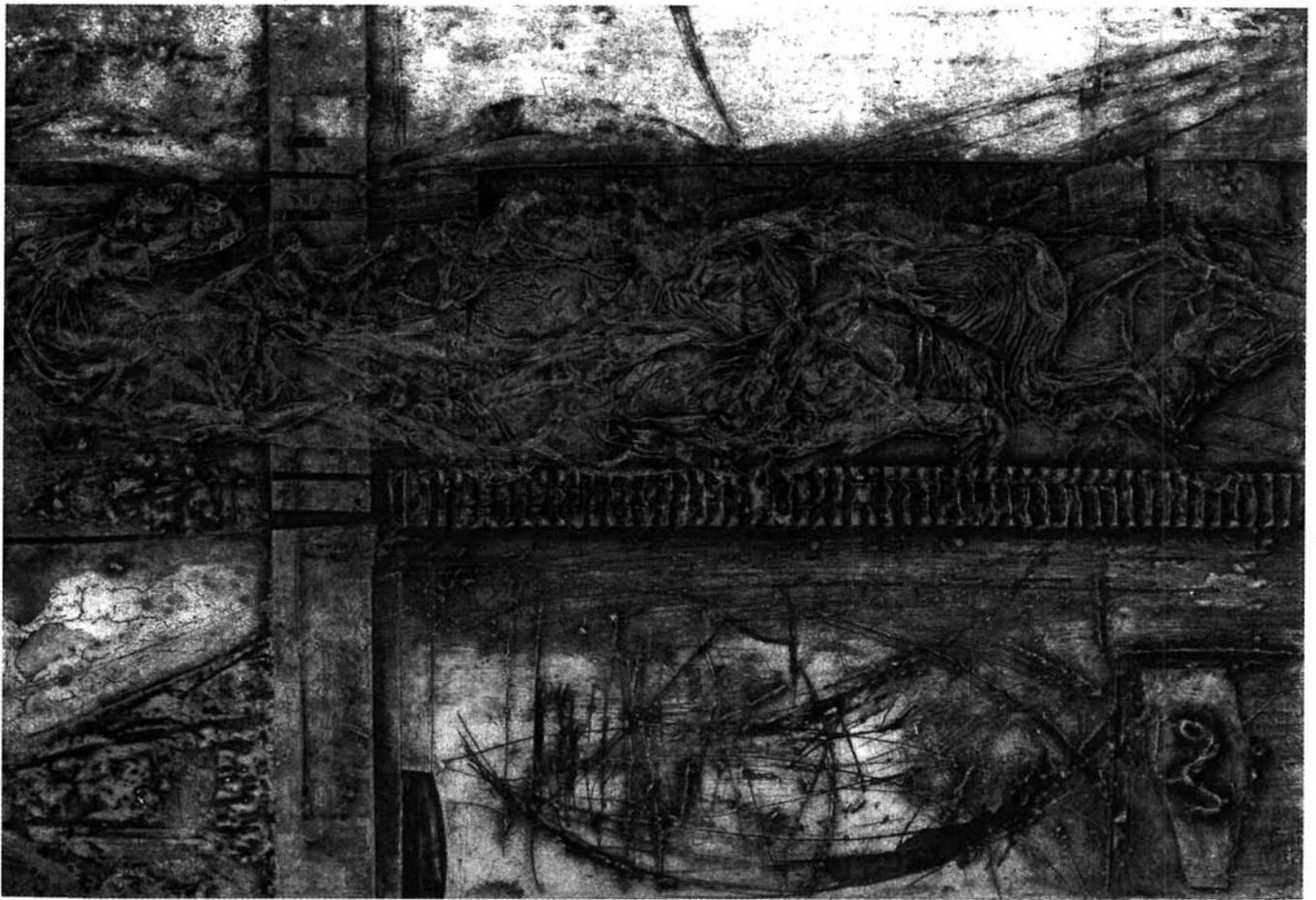
Que ses enfants nouveaux, qu'elle découvre inconnus. Qui ne témoignent d'elle, que devant le néant. Ses pas sont effacés, elle en tait le chemin, ne dira jamais d'où, un jour elle est venue. Tous ses enfants ignorent, la provenance de cette femme, qui fut leur mère un jour, et avant cela quoi ? Ils ignorent leur pays, n'y sont jamais allés, ont entretenu la

langue, mais sans plus la parler — sauf dans des sanglots bruts, des disputes d'héritage, des cris et des insultes, ou d'injustes partages. L'enterrement est vif, qui nous voit venir tous, mais ils se réunissent, pour seulement se dissoudre. La nostalgie menace, puis éclate et tenace, l'orage sévit encore, des décennies plus tard.

Est-elle venue à pied ? A-t-elle connu la peur ? Comment ont-ils mangé, leur mouchoir pour s'asseoir. Est-ce qu'il l'a courtisée, après l'avoir mariée ? Ou lui était-elle due, la sentait-il acquise, parce qu'ils étaient perdus, en cette terre promise.

*

Cela est inconnu, comme le nom de sa mère. Tout cela je l'ignore, et ne reste que l'hiver. Le blanc des vies sans tombes, des photos sans histoires, des légendes moribondes, et des anciens espoirs. Ces espoirs sont péris, avec leurs vies de peine, à ces immigrées blanches comme devant le soleil, quand les yeux sont restés, qu'ils ont senti la mort, que soudain disparaître est devenu égal. Leurs transparences lunaires, leurs chignons trop tirés, leurs vieux bas de misère, et leurs sourires gâtés. Tout ça s'en est allé, comme quand un champ trop vert, qui brûle devant l'été, faute d'avoir bu sa pluie, s'évapore et sans bruit, diffus dans l'atmosphère, ne laisse derrière lui, qu'un sol terne et austère.



Catherine Chaumont, *Partance d'Eire*